

ENTRE LE BŒUF ET L'ÂNE GRIS

Quand les apocryphes inspirent l'art

Jacques-Noël PERES - 11 avril 2015

Il est possible que les enfants de nos premières années du XXI^e siècle, ne chantent plus les comptines que nous-mêmes, un peu plus âgés, entonnions volontiers à leur âge. Parmi celles-ci, me trottent souvent dans la tête les paroles d'un chant de Noël, joliment intitulé *Entre le bœuf et l'âne gris*, ce qui est le premier vers de la première strophe, qui est certainement l'un des plus anciens chants de Noël en français, puisque les spécialistes le datent du début du XVI^e siècle :

*Entre le bœuf et l'âne gris
Dort, dort, dort le petit fils,
Mille anges divins, mille séraphins
Volent à l'entour de ce grand Dieu d'amour.*

Vous m'autoriserez à m'en tenir au programme de cette comptine, pour répondre à la question des apocryphes dans l'art, sujet beaucoup trop vaste pour être traité en une heure, et par conséquent à ne vous présenter que ce qui est en relation avec l'événement de Bethléem. Je n'évoquerai ni l'Annonciation – avant – ni le massacre des Innocents et fuite en Égypte – après-. Vous verrez que nous aurons déjà suffisamment de grains à moudre.

Entre le bœuf et l'âne gris, donc, a connu un tel succès, qu'il a été traduit d'autres langues, l'anglais et l'espagnol, pour ce que je sais – *Between the ox and the gray ass, Sleeps, sleeps, sleeps the little son ; Entre el buey y el burro gris, Duerme, duerme, duerme el hijito*. Il faut dire que l'image est belle. Quand naît le Sauveur, les animaux aussi sont de la fête ! Après tout, le Christ ne récapitule-t-il pas tout en lui, comme l'a dit Irénée de Lyon, le Créateur, la créature, la création ?

Le bœuf et l'âne

Les lecteurs assidus de la Bible, quant à eux, reconnaissent dans l'image des deux animaux dans l'étable où est né Jésus, une prophétie d'Ésaïe : « Un bœuf connaît son propriétaire et un âne la mangeoire chez son maître : Israël ne connaît pas, mon peuple ne comprend pas » (És. 1, 3). Assurément la prophétie n'est pas apocryphe, elle figure bel et bien dans nos Bibles. Ce qui en l'affaire est apocryphe, c'est l'application qui en est faite. La mangeoire dont il est ici question a vite été regardée comme une annonce de la crèche de Bethléem, et aussi vite l'âne et le bœuf se sont retrouvés réchauffant de leur haleine l'enfant nouveau-né, et c'est en cela que réside l'apocryphité de la scène, car l'évangile de Luc, lorsqu'il évoque la naissance de Jésus ignore leur présence. Oh ! Le poète, auquel est dû le texte de notre chant, n'a rien inventé. La tradition à ce sujet est ancienne, mais elle n'a pas été sans engendrer maints débats. Au XVI^e siècle, le cardinal Cesare Baronius (1538-1607), un grand historien au demeurant, a soutenu *mordicus*

l'historicité précisément de la présence du bœuf et de l'âne dans l'humble étable où est né le Sauveur, tandis qu'au siècle suivant, un non moins savant historien, Louis-Sébastien Le Nain de Tillemont (1637-1698), a pris le parti contraire pour montrer le caractère légendaire de cette présence. Le problème, pour eux comme pour nous, c'est que le silence des évangiles canonique doit être ici suppléé par le témoignage d'évangiles apocryphes.

Marie et la naissance de Jésus

Sans être le premier à avoir parlé des animaux de la crèche, un texte connu sous le titre d'*Évangile de l'enfance du Pseudo-Matthieu*, parfois appelé *Livre de la naissance de la bienheureuse Vierge Marie et de l'enfance du Sauveur*, donne beaucoup de détails sur la nativité ; quoique dans son prologue il allègue l'autorité de Jacques, frère de Jésus, ce texte certainement ne date guère d'avant la fin du VI^e siècle. Il raconte au 13^e chapitre comment Joseph et Marie approchant de Bethléem pour s'y faire recenser, Marie assise sur l'âne qui lui servait de monture, a eu une vision : « Je vois deux peuples devant moi, l'un en larmes l'autre en joie », dit-elle à son époux, ce qu'un ange apparu pour l'occasion ne tarde pas à expliquer, en reprenant Joseph qui venait demander à Marie de se taire plutôt que de prononcer des paroles superflues :

Ce que tu as entendu au sujet des deux peuples, pourquoi l'as-tu appelé « des paroles superflues » ? Car elle a vu le peuple juif en larmes parce qu'il s'est éloigné de Dieu, et elle a vu le peuple des gentils en joie parce qu'il s'est approché du Seigneur, selon la promesse faite à vos pères Abraham, Isaac et Jacob. Car le temps est arrivé pour que dans la postérité d'Abraham la bénédiction soit accordée à toutes les nations¹.

En effet, le temps est arrivé et Marie va accoucher :

Après avoir dit cela, il fit arrêter la monture et invita Marie à descendre de la bête et à entrer dans une grotte où régnait une obscurité complète, car elle était totalement privée de la lumière du jour. Mais, à l'entrée de Marie, toute la grotte se mit à briller d'une grande clarté, et, comme si le soleil y eût été, ainsi elle commença tout entière à produire une lumière éclatante, et, comme s'il eût été midi, ainsi une lumière divine éclairait cette grotte. Et cette lumière ne s'éteignit ni le jour ni la nuit, aussi longtemps que Marie y accoucha d'un fils, que des anges entourèrent pendant sa naissance, et qu'aussitôt né et debout sur ses pieds ils adorèrent en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté². »

Il n'est toujours pas question du bœuf, et si l'on parle de l'âne, ce n'est que parce que Marie en est descendue. Notre texte toutefois ne s'arrête pas là, et après avoir raconté comment la sage-femme Salomé a voulu vérifier elle-même si Marie était toujours vierge après la parturition, il continue, au chapitre suivant :

Or, deux jours après la naissance du Seigneur, Marie quitta la grotte, entra dans une étable et déposa l'enfant dans une crèche, et le bœuf et l'âne, fléchissant les genoux, adorèrent celui-ci. Alors furent accomplies les paroles du prophète Isaïe disant : « Le bœuf a connu son propriétaire, et l'âne, la crèche de son maître », et

¹ Évangile du Pseudo-Matthieu 13, 1 ; EAC I, p. 132.

² *Ibid.* 13, 2, p. 133.

ces animaux, tout en l'entourant, l'adoraient sans cesse. Alors furent accomplies les paroles du prophète Habacuc disant : « Tu te manifesteras au milieu de deux animaux. » Et Joseph et Marie, avec l'enfant demeurèrent au même endroit pendant trois jours³.

Voilà donc un autre prophète appelé à la rescousse ! Si vous ouvriez votre Bible au livre du prophète Habacuc, je suis sûr que vous liriez au 3^e chapitre quelque chose comme, dans la TOB par exemple :

« Seigneur, j'ai entendu ce que tu as annoncé, je suis saisi de crainte. Seigneur, vivent tes actes au cours des années ! Au cours des années, fais-les reconnaître, mais dans le bouleversement rappelle-toi d'être miséricordieux ! »

Il n'est guère question d'animaux dans ce verset. Pour trouver une solution au problème, il ne faut pas lire la Bible hébraïque, mais l'antique version grecque de l'Ancien Testament, la Septante, traduction faite par des Juifs pour des Juifs, que les chrétiens hellénophones des premières générations utiliseront. Là où le texte hébreu porte « Au cours des années, fais-les reconnaître », le texte grec traduit « au milieu de deux animaux, tu seras connu ». Pour être complet, je dois ajouter que Cyrille de Jérusalem († 387), dans ses *Catéchèses baptismales* accentuant différemment le mot « animaux » lit « vies » : ἐν μέσῳ δύο ζώων devient ἐν μέσῳ δύο ζώων.

Si nous cessons de ne nous intéresser au bœuf et à l'âne de la crèche dans la chanson, nous devons voir comment les artistes les ont intégrés dans leurs œuvres. Dès l'antiquité, le sculpteur auquel est dû le sarcophage de Marcus Claudianus, daté d'environ 350, conservé au Museo Nazionale de Rome, les représente, de même que son collègue qui, à la même époque, a sculpté le sarcophage de Stilicon, aujourd'hui à Milan dans l'église Saint-Ambroise. Ce dernier va même plus loin, puisque les parents de Jésus ont disparu et ne restent que les animaux, de même que sur une plaque de marbre conservée au Musée byzantin d'Athènes. Autre forme d'art, la mosaïque : la belle mosaïque du XII^e siècle de la Nativité de l'église de la Martorana de Palerme en est un bel exemple, ou encore celle de Pietro Cavallini de la fin du XIII^e siècle, dans l'abside de la basilique Sainte-Marie-du-Trastevere à Rome. Autre forme encore, l'enluminure et le décor de manuscrit : on trouve par exemple le bœuf et l'âne pour illustrer les manuscrits BnF Arsenal 591 14v (Brabant, XII^e s.), Arménien 333 (XIV^e s.), Français 56 fol.14 (XV^e s.) ou d'Abbadie 226 (XVIII^e siècle).

Salomé, la sage-femme

Avant d'aller plus loin, il me faut revenir sur un point que je ne viens que d'effleurer chemin faisant, à savoir l'affaire de la sage-femme Salomé. On a lu plus haut le texte du *Pseudo-Matthieu* relatif à la naissance de Jésus. Nul n'en a été témoin, puisqu'il y avait tant de lumière dans la grotte, que quiconque eût voulu voir ce qui s'y passait, eût été certainement ébloui et peut-être même aveuglé. Aussi, une première sage-femme que Joseph était allé chercher, Zahel, était-elle prudemment resté dehors, à l'entrée de la grotte. Quand enfin elle put entrer, Marie lui permit de l'examiner, afin de s'assurer qu'elle n'avait nul besoin, ce que Zahel fit, mais elle s'écria aussitôt :

Seigneur grand, pitié! Jamais on n'a entendu ni même soupçonné que des seins soient remplis de lait alors que le fils qui vient de naître manifeste la virginité de sa

³ *Ibid.* 14, p. 134.

mère. Ce nouveau-né n'a connu nulle souillure de sang, l'accouchée n'a éprouvé nulle douleur. La vierge a enfanté et après l'enfantement continue d'être vierge⁴.

On reconnaît là une tentative de renforcer ce qui est dit, avec beaucoup plus de pudeur, du songe de Joseph dans l'évangile canonique de Matthieu (Mt 1, 20-23) :

Voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse : ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint, et elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Tout cela arriva pour que s'accomplisse ce que le Seigneur avait dit par le prophète : « Voici que la vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : "Dieu avec nous" ».

L'histoire cependant ne s'arrête pas là, puisqu'une seconde sage-femme, Salomé, mise au courant de ce prodige, affirma tout de go n'y vouloir point croire, sans l'avoir constaté elle-même. Une fois encore, le lecteur assidu de la Bible sursaute. N'y aurait-il pas en Salomé comme un double de l'apôtre Thomas, qui lui non plus n'avait pas voulu croire sans avoir vu ? De même que le scepticisme de l'apôtre à la fin de la vie terrestre de Jésus, et la réponse qui lui a été apportée par Jésus, qui engageait Thomas à avancer la main jusqu'à ses plaies, ont rendu témoignage du grand mystère de la résurrection, de même le scepticisme de la sage-femme, à l'autre bout de la vie de Jésus, à son commencement cette fois, va rendre témoignage de cet autre grand mystère, celui de l'incarnation de Dieu qui s'est fait homme. Salomé, en effet, est invitée par Marie à vérifier sa virginité :

Après que Marie l'eut autorisée à l'examiner, dès qu'elle eut retiré sa main droite, celle-ci se dessécha, et Salomé fut oppressée de douleur, et elle s'écria en pleurant : « Seigneur, tu sais que je t'ai toujours craint et que j'ai soigné tous les pauvres sans me soucier de la rétribution. De la veuve et de l'orphelin je n'ai rien accepté, et jamais je n'ai laissé partir l'indigent les mains vides. Et voilà que je suis devenue malheureuse à cause de mon incrédulité, parce que j'ai osé mettre à l'épreuve ta vierge, qui a enfanté la lumière et est restée vierge après cet enfantement⁵. »

Nul ne pouvant douter que le Seigneur est bon, je vous rassure, Salomé va être soulagée de ses maux. Un jeune homme lumineux lui apparut aussitôt et l'invita à toucher l'enfant et à l'adorer. Ayant approché la main des langes qui l'enveloppaient, sa main fut aussitôt guérie. Jean l'évangéliste rapporte la proposition de le toucher, que fit Jésus ressuscité à Thomas, mais il ne dit pas si Thomas, avant de glorifier son Seigneur et son Dieu⁶, effectivement a avancé la main, comme les peintres parfois l'ont imaginé, tel le Caravage, tandis que dans notre apocryphe Salomé va jusqu'au bout et fait le geste. La discrétion de l'évangile canonique incite davantage, me semble-t-il, à la méditation que l'apocryphe. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est de notre sujet, l'apocryphe dans l'art, peu d'artistes se sont intéressés à cet épisode du récit apocryphe de la Nativité. On peut citer un tableau de Robert Campin, peint en 1420, actuellement au Musée des Beaux-Arts de Dijon. On y voit l'enfant Jésus, Marie et Joseph, et trois bergers ; il y a aussi deux femmes. L'une est de dos et à genoux ; c'est Zahel, humblement contemplative du prodige. L'autre est debout et de face ; c'est Salomé, douloureusement meurtrie par la main droite maintenant desséchée qu'elle laisse pendre, tandis qu'un phylactère autour de sa tête porte l'inscription *Nullum credam quin probaveris*, « je ne crois que ce que je peux moi-même

⁴ *Ibid.* 13, 3, p. 133.

⁵ *Ibid.* 13, 4, p. 133.

⁶ Cf. Jean 20, 24-29.

expérimenter ». De la même époque (1433-1435) est datée la Nativité du retable de Saint-Vaast, de Jacques Daret, aujourd'hui au Musée Thyssen-Bornemisza de Madrid. On y voit Jésus entouré de quatre personnes : Marie, Joseph, Zahel et Salomé ; de quatre anges ; de six animaux : outre le bœuf et l'âne, il y a quatre oiseaux. Zahel cette fois, à côté de Marie, est de face et sa main gauche prolonge le mouvement de l'ange de droite placé au-dessus de Salomé, comme pour présenter à celle-ci le miracle qu'il convient de reconnaître ; on notera les clefs à sa ceinture, une manière d'annoncer qu'elle accepte de croire que l'intimité de Marie est restée fermée. Salomé, elle, est de profil, à moitié hors de l'étable, les deux mains pendantes, blessées ; une courroie partant de sa taille ressemble étrangement à un serpent et sa longue ceinture de cuir qui se termine par un nœud. Ce nœud n'est pas anodin. Le soir de ses noces, dans l'antiquité, il appartenait à l'époux de dénouer la ceinture de la nouvelle épouse, et c'est de là que vient l'expression « dénouer sa ceinture » pour dire moins crûment « perdre sa virginité », ce qu'exprime bien Euripide dans *l'Alceste*, quand il lui fait dire en s'adressant à sa couche : « Ô lit nuptial, sur lequel j'ai dénoué ma ceinture virginale⁷ », et si saint Augustin dans *La Cité de Dieu* se moque des dieux que les païens font participer aux noces, il emploie cependant le même aphorisme :

S'il reste aux hommes une pudeur que n'ont pas les dieux, les mariés, à la seule pensée de tous ces dieux et de toutes ces déesses qui viennent les aider à l'ouvrage, n'éprouveront-ils pas une confusion qui diminuera l'ardeur d'un des époux et accroîtra la résistance de l'autre ? D'ailleurs, si la déesse Virginiensis est là pour dénouer la ceinture de l'épousée, le dieu Subigus pour la mettre aux bras du mari, la déesse Préma pour la maîtriser et l'empêcher de se débattre, à quoi bon encore la déesse Pertunda ? Qu'elle rougisse, qu'elle sorte, qu'elle laisse quelque chose à faire au mari ; car il est inconvenant qu'un autre que lui s'acquitte de cet office⁸.

Jacques Daret, en peignant son tableau, a pris garde de laisser nouée la ceinture. C'est que Salomé, par son geste inconvenant prouve à tous qu'il y a bien un mystère : la vierge a enfanté !

La Grotte

Si j'ai voulu m'arrêter un peu longuement sur *l'Évangile du Pseudo-Matthieu*, c'est parce qu'outre la question des animaux de la crèche, il donne une indication supplémentaire, que les artistes vont savoir utiliser. C'est dans une grotte que Jésus serait né. De cette particularité, les évangiles canoniques ne parlent pas. C'est un Père de l'Église, Justin Martyr, philosophe à Rome au milieu du II^e siècle, qui l'atteste le premier dans son *Dialogue avec Tryphon*. Il écrit en effet : « Joseph a pris ses quartiers dans une grotte, près du village et pendant, qu'ils étaient là, Marie mit au monde le Christ et l'a placé dans une mangeoire et ici, les Rois Mages, venus d'Arabie, l'ont trouvé⁹. » Origène, un Alexandrin, au siècle suivant, reprend l'information, en expliquant que cette grotte est restée un lieu vénéré des chrétiens, ce dont les païens peuvent se rendre compte : « À Bethléem, la grotte où il est né, est indiquée et la mangeoire dans la grotte où il a été emmaillotté dans ses langes. Et la rumeur, dans ces lieux et parmi les étrangers de la foi, est en effet que Jésus est né dans cette grotte qui est vénérée et respectée par les chrétiens¹⁰. » C'est sur le fondement de tels témoignages que l'empereur Constantin fera

⁷ Euripide, *Alceste* vers 175 : ὦ λέκτρον, ἔνθα παρθένει ἔλυς ἐγὼ

⁸ Augustin d'Hippone, *La Cité de Dieu* VI, 9.

⁹ Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon* 78.

¹⁰ Origène, *Contre Celse* I, 51.

édifier au IV^e siècle à Bethléem la basilique de la Nativité, qui en effet est bâtie sur une grotte. On retrouve la grotte tant en Occident, avec par exemple la *Nativité* de Guido de Sienne conservée au Louvre (XIII^e siècle), qu'en Orient avec l'icône de la Nativité de Novgorod (XV^e siècle).

À vrai dire, Luc ne décrit en rien le lieu où Jésus est né. Il se borne à écrire : « Or, pendant qu'ils étaient là, le jour où elle devait accoucher arriva ; elle accoucha de son fils premier-né, l'emballota et le déposa dans une mangeoire, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle d'hôtes. » Alors était-ce vraiment une grotte ? Ou était-ce une étable, puisqu'il y avait une mangeoire, la crèche au sens propre du terme, construite ? Nombre de peintres ont choisi cette option. Parmi les tenants de la grotte, outre les quelques exemples déjà vus, citons Niccolò di Tommaso (1373-1375), dont la Nativité est à la Pinacothèque du Vatican, sur laquelle figure l'intéressante inscription placée dans la bouche de Marie : Bene veneris Dominvs mevs, Devs mevs, filivs mevs, « Tu es bienvenu, mon Seigneur, mon Dieu, mon fils » ; ou encore le Maestro di Narni auteur en 1409 d'une fresque à Greccio en Ombrie, là même où François d'Assise célébra la fête de Noël en 1223. Nombre de peintres ont en revanche opté plutôt pour l'étable bâtie. Il y en a trop pour les nommer tous. Parmi eux, Domenico Ghirlandaio (1449-1494), qui peint un édifice aux solides colonnes de facture classique, mais qui soutiennent un toit si léger qu'il est déjà défoncé, et qui abrite une mangeoire, la crèche, qui ressemble étrangement à un sarcophage, ce qui est une manière d'annoncer que celui qui naît dans le dénuement (le toit) est Dieu cependant (les colonnes palatiales), et qu'il va mourir pour le salut des hommes, ou celle beaucoup plus intime, calme, de Frederico Barocci (1526-1612). Les étables bâties ont souvent la fâcheuse tendance de devenir des ruines, une manière de souligner – à l'écoute de l'épître aux Philippiens « Jésus Christ, lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme » – l'humilité du Dieu qui s'abaisse. Le Louvre possède une œuvre de ce genre de l'anonyme connu comme étant précisément le Maître de la Nativité du Louvre, de la seconde moitié du XV^e siècle. Plus proche de nous Paul Gauguin (1848-1903) poursuit dans cette voie avec *La naissance du Fils de Dieu*, qui transpose l'événement de Bethléem en un lieu exotique, perdu on ne sait trop où, le désacralisant jusqu'à en faire quasi une maternité quelconque. D'autres enfin ne situent en rien la naissance de Jésus ; Georges de La Tour est l'un de ceux-ci, dont le Louvre possède une très intense *Adoration des bergers* (ca 1644). À ces hésitations : grotte, bâtiments, ruines, absence de référence, on voit que les artistes ne pouvaient pas se satisfaire du laconisme des textes bibliques, et qu'ils ont dû chercher ailleurs leur inspiration, fabriquant alors de vrais apocryphes picturaux !

Les Mages

Autour de la crèche, une autre scène mérite que nous nous y arrêtions. C'est l'adoration des mages. On se souvient que Matthieu est peu explicite. Il se contente de prévenir que des mages, c'est-à-dire des clercs savants de la religion mazdéenne – combien ? Au moins deux, puisqu'ils sont pluriels, mais pourquoi pas davantage, dix, vingt... – suivant une étoile sont venus d'Orient – mais qu'est-ce que l'Orient de Bethléem ? –, afin d'offrir des présents au roi qui venait de naître, trois présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Parce qu'il y a trois cadeaux, un beau jour on a pensé qu'ils étaient trois. L'Évangile du *Pseudo-Matthieu*, que nous avons déjà rencontré, laisse entendre qu'ils étaient bien trois :

Deux ans après, des mages, porteurs de riches présents, vinrent de l'Orient à Jérusalem. Instantanément, ils interrogeaient les juifs, disant : « Où est le roi qui nous est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer. » [...] Or, pendant que les mages étaient en chemin, l'étoile leur apparut et, comme pour leur servir de guide, elle les précédait jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'endroit où était l'enfant. Or, voyant l'étoile, les mages eurent grande joie et, entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant Jésus assis sur les genoux de Marie. Alors, ils ouvrirent leurs trésors et donnèrent de très riches présents à Marie et à Joseph, mais à l'enfant lui-même ils offrirent chacun une pièce d'or. Et l'un offrit en outre de l'or, le deuxième de l'encens et le troisième de la myrrhe. Et quand ils voulurent s'en retourner vers Hérode, ils furent avertis dans un songe de ce qu'Hérode avait en vue. Alors, ils adorèrent une seconde fois l'enfant et, tout joyeux, retournèrent dans leur pays par un autre chemin¹¹.

On aura relevé que les mages arrivent auprès de Jésus alors que celui-ci est déjà âgé de deux ans. Il ne reposait donc plus dans la crèche ! Et l'on peut se demander, si à ce moment-là ses parents n'étaient pas déjà rentrés à Nazareth. Je note en outre la joie des mages à leur retour dans leurs patries respectives. Si la joie, en tout cas un certain plaisir, ont pu être représentés par les artistes, Jésus souvent n'est toujours qu'un bébé.

Les anciens apocryphes ne donnent guère de détails supplémentaires. C'est Tertullien, un Père de l'Église, qui le premier va écrire qu'ils sont *ferè reges*, « presque rois¹² », tandis qu'Origène, un autre Père, décide qu'ils étaient trois¹³, sans devoir nécessairement être toujours suivi, puisqu'on en comptera parfois huit et parfois douze. Mêmes leurs noms varient. Ce n'est guère avant le VI^e siècle qu'ils reçoivent les noms sous lesquels ils sont aujourd'hui connus, et encore cela n'a pas été sans variantes. L'*Évangile arménien de l'enfance* les nomme Balthazar, Melkon et Gathaspar, et ce sont les *Excerpta Latina Barbari* qui leur donnera les noms de Gaspard, Melchior et Balthazar. On lit ceci à leur propos dans la *Chronique* de Michel le Syrien (ou Michel le Grand) :

Ces princes laissèrent là la plupart [de leurs gens] et vinrent eux-mêmes à Bethléem avec un millier d'hommes. Ils adorèrent, offrirent des présents et s'en retournèrent. Voici leurs noms : Dahdnadour, fils d'Artâban ; Wastaph, fils de Goudpir ; Artahsist, fils de Hôlît ; Estanbouzan, fils de Sis-Rawan ; Mahdouq, fils de Hawahm ; Ahsi-rès, fils de Çahban ; Çardanah, fils de Baladan ; Mardouk, fils de Bîl. Et le roi qui les avait envoyés [s'appelait] Pîr-Sabhour¹⁴.

Ce nonobstant, les artistes qui ont représenté l'adoration des mages s'en sont tenus à trois. Il y a la fresque de la catacombe de sainte Priscille, à Rome, qui pourrait bien être la plus ancienne représentation des mages, et ils sont trois. Un sarcophage de la première moitié du IV^e siècle dans les collections du musée Pio Cristiano en est une belle illustration. Les mages, au nombre de trois, sont sans couronne et sont même plutôt simplement vêtus. Ils sont arrivés montés sur leurs dromadaires présents derrière eux. Chacun tient son offrande entre les mains, Jésus sur les genoux de Marie saisissant en hâte celle de celui qui est debout devant lui, celui-ci montrant de l'index droit l'étoile qui les a guidés, mais ce peut-être aussi un rappel de la prophétie de Balaam, dans le livre des Nombres : « Je le vois, mais ce n'est pas pour maintenant ; je l'observe, mais non de près : De Jacob monte une étoile, d'Israël surgit un sceptre qui brise les tempes de Moab

¹¹ *Évangile du Pseudo Matthieu* 17, 1-2 ; EAC I, p. 136.

¹² Tertullien, *Contre les Juifs* 9, *Contre Marcion* III, 13.

¹³ Origène, *Homélie sur la Genèse* 14, 3.

¹⁴ Michel le Syrien, *Chronique* V, 10.

et décime tous les fils de Seth¹⁵. » Gentile da Fabriano (1370-1427) en fait de vrais rois dans un retable de la Galerie des Offices à Florence peint en 1423 ; ils sont accompagnés d'une suite nombreuse, et si l'étable où se trouve Jésus, qui combine la grotte et un bâtiment qui commence à se ruiner par le haut, le cadre reste somptueux. Le peintre nous invite à un voyage, qui commence en haut à gauche pour se terminer en bas, dans la scène de l'adoration. On notera que les trois rois n'ont pas le même âge. Tandis que le plus âgé, qui a déjà remis sont présent, embrasse à genoux les pieds de Jésus, le deuxième, d'un âge médian, n'est qu'en train de s'agenouiller afin de remettre son cadeau ; quant au troisième, le plus jeune, paraît ne faire qu'arriver alors que son écuyer lui ôte les éperons. La même disparité d'âge se retrouve sur l'un des panneaux du mur de clôture du chœur de la cathédrale Notre-Dame de Paris. C'est une manière de représenter les trois âges de la vie : la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, tous devant adorer le Seigneur. A été mis en vente il y a quelques années à l'Hôtel Drouot un bas-relief en bois de tilleul de la fin du XV^e siècle, qui pour sa part accentue les traits des mages, afin d'en laisser reconnaître le pays d'origine, l'un d'entre eux en tout cas est visiblement africain, c'est Gaspard, le plus jeune ; et l'on peut s'amuser à découvrir qui est européen, Melchior, le plus âgé ; et qui est asiatique, Balthazar, l'homme mûr ! Cela se distingue beaucoup mieux sur une gravure de Maerten van Heemskerck datée de 1570, mais aussi sur une œuvre beaucoup plus récente, *Le voyage des trois rois* de Léopold Kupelwieser (1796-1862), une huile sur bois conservée à l'Österreichische Galerie Belvedere de Vienne.

Avant d'arriver à Bethléem, comment ont-ils été prévenus de la naissance de Jésus ? Par l'étoile, certes. Mais encore ? Parce qu'un ange, voire plusieurs, les ont réveillés pour leur montrer l'étoile. Un vitrail – et c'est une forme d'art que nous n'avons pas encore rencontrée dans notre parcours – de la cathédrale Notre-Dame de Chartres évoque l'assoupissement des païens soudainement réveillés pour aller adorer le vrai Dieu. La même scène se retrouve sur un autre vitrail, de la cathédrale Saint-Gatien de Tours cette fois.

Les mages nous permettent encore une incursion dans d'autres domaines des arts. La littérature d'abord. Je citerai à titre d'exemple le livre de Michel Tournier, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, publié en 1982 aux éditions Gallimard. Il nous apprend que Gaspard avait un chagrin d'amour, que Melchior avait été renversé de son trône par un coup d'État, et que Balthazar, roi mécène, était venu à Jérusalem afin de réhabiliter les images bannies par la Loi de Moïse. Outre ces trois-là, il y avait encore un quatrième roi, Taor, prince de Mangalore, parti à la recherche de la recette du rahat loukoum, mais qui voit au bout de sa route la sainte cène et qui mourra martyr. Avant Tournier, les mages étaient déjà apparus dans la littérature contemporaine. Qui, adolescent, n'a pas lu le *Ben Hur* de Lewis Wallace ? Le mage Balthazar, dans ce livre, est revenu très âgé à Jérusalem, où il assiste à la mort de Jésus, et il y mourra lui-même juste après. Évoquer le livre *Ben Hur*, c'est aussi, bien sûr évoquer le film. Combien d'apocryphes se sont retrouvés illustrer le 7^e art ? *La Dernière tentation du Christ*, film de Martin Scorsese sorti en 1988, adapté d'ailleurs d'un roman de Nikos Kazantzaki publié en 1955, présente Jésus et Marie Madeleine. On se souvient de la controverse qu'il a suscitée, malgré les récompenses obtenues ! La *Légende dorée* de Jacques de Voragine donnait déjà à Marie Madeleine le titre d'apôtre et même apôtre des apôtres, et le Garofalo vers 1510-1520 lui faisait distribuer avec les apôtres les pains multipliés. Quant aux reliques des mages, elles ont permis à un orfèvre habile de faire un chef d'œuvre, leur châsse, déposée sur le grand-autel de la cathédrale de Cologne.

¹⁵ Nombres 24, 17.

Il me faut terminer. À tous les arts évoqués en passant d'une œuvre à une autre, j'en ai peut-être oublié un. Au moins l'art culinaire, et je vous rappelle la tradition des treize desserts encore vive dans le midi de la France, qui comme les mages sont d'un nombre fluctuant :

la pompe à l'huile (*pòmpa a l'òli*) ou bien la fougasse d'Aigues Mortes à la fleur d'oranger, les Quatre mendiants, représentant les différents ordres religieux ayant fait vœux de pauvreté (noix ou noisettes pour les Augustins, figes sèches pour les Franciscains, amandes pour les Carmes et raisins secs pour les Dominicains), les pommes, les poires, le verdaù (melon vert), le nougat noir et le nougat blanc, les sorbes et les raisins frais. À ces desserts, peuvent être substituées ou ajoutées des mandarines, des confiseries (chocolat, fruits confits, calissons), de la pâte de coing ou d'autres pâtes de fruit, des bugnes, des oreillettes et surtout des dattes, seul fruit exotique, souvenir de la fuite en Égypte, avec le « O » gravé sur son noyau qui rappelle l'exclamation de la Vierge, de saint Joseph et de l'Enfant Jésus lorsqu'ils gottèrent le fruit.

Ai-je tout dit ? En 1931, Jules Supervielle (1844-1960) publiait un recueil de nouvelles, *L'enfant de la haute mer*. On y lit une charmante nouvelle, *Le bœuf et l'âne de la crèche*. Au cours de leurs réflexions, les deux animaux constatent que tous sont auréolés, sauf eux :

— Il n'y a pas eu de nimbe pour nous, constate le bœuf. L'ange a sûrement ses raisons pour. Nous sommes trop peu de chose, l'âne et moi. Et puis qu'avons-nous fait pour mériter cette auréole ?

— Toi tu n'as certainement rien fait, mais tu oublies, que moi j'ai porté la Vierge. [...] (Le bœuf) osait à peine respirer, l'air lui semblait quelque chose de sacré et de bien au courant. Il craignait d'aspirer un ange.

Et nous, le craignons-nous aussi ?